


Kotzebue, August Friedrich
Ferdinand von
Elina et Natalie

# ELINA ET NATALIE,

OU

# LES HONGROIS,

## DRAME

EN TROIS ACTES ET EN PROSE.

TRADUIT DE KOTZEBUE,

PAR LE C. POINTE.

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de Molière, le 8 ventôse an X.

ARRANGÉ POUR LA SCÈNE FRANÇAISE,

PAR LES C.ens DÉ*** ET A-J. DUMANIANT.

---

A PARIS,

Chez BARBA, libraire, palais du Tribunat, galerie derrière le théâtre Français, n°. 51.

AN X. — 1802.




## AVIS.

*On trouve chez Barba, libraire, Palais du Tribunat, n°. 51, un catalogue complet des pièces de théâtre, et surtout les nouvelles.*

# AVANT-PROPOS.

Le *Courrier des Spectacles* a dit, en parlant de la réussite d'*Elina et Natalie*, que cette nouvelle production de *Kotzebue* faisait l'éloge de son cœur; qu'elle devait avoir, surtout, l'assentiment des dames; qu'elles y sont peintes sous un jour plus avantageux que dans *Misantropie et Repentir*.

En transportant sur la scène française cet ouvrage intéressant, nous avons mis tout le soin dont nous étions capables à conserver les beautés de l'original. Si nous avons fait des changemens assez considérables à ce drame, nous osons croire qu'ils ne lui ont pas été nuisibles; que *Kotzebue* lui-même ne nous en saurait pas mauvais gré : il faut se conformer au goût des spectateurs pour lesquels on travaille; on ne juge pas les pièces de théâtre à Paris comme à Vienne. Mais il est des choses, qui sont de tous les pays; ce sont celles qui tiennent à la peinture du cœur humain, au développement des passions : ces choses-là, nous les avons conservées, et c'est à elles qu'est dû le succès qu'a obtenu ce drame. Il a fait honneur au talent des artistes qui l'ont représenté; et tous, sans exception, ont mérité l'accueil qu'ils ont reçu.

| PERSONNAGES. | ACTEURS. |
| --- | --- |
| LE COMTE, | ERNEST VANHOVE. |
| NATALIE, fille du comte, | M.me DELÊTRE. |
| ÉLINA, belle-fille du comte, | M.lle LECOUTRE. |
| VALTER, | RICHAUD MARTELLI. |
| FÉLIX, fils de Valter, | JUCLIÉ. |
| ROSINE, fille du jardinier, | M.lle HONORINE LECOUTRE. |
| JEAN, domestique du comte, | VAZELLES. |

PERSONNAGES MUETS.

UNE GOUVERNANTE.
UN ENFANT DE QUATRE ANS.

*La scène est en Autriche dans une terre du comte.*

---

Les acteurs sont placés au théâtre comme ils le sont en titre de chaque scène : celui dont le nom est écrit le premier a son interlocuteur à sa gauche; il en est ainsi des autres. Le rôle de Valter appartient au premier rôle : il se prononce Valtre.

# ÉLINA ET NATALIE,

## OU

## LES HONGROIS,

## DRAME.

## ACTE PREMIER.

*Le théâtre représente un salon; il y a deux tables, une à droite, et l'autre à gauche.*

### SCENE PREMIERE.

ÉLINA, *seule. ( Elle est assise auprès de la table, à droite de l'acteur : elle regarde un portrait en miniature qu'elle tient à sa main. )*

Art charmant ! art consolateur ! Oui, c'est l'amour qui t'inventa, sans doute : tu sers quelquefois à tromper les ennuis de l'absence. O mon Frédéric ! ô mon époux ! tu sembles respirer dans cette image. Voilà le regard qui te gagna mon cœur : c'est ainsi que tu souriais le jour de notre hymen; tu souriras de même quand tu reviendras près de moi. Hélas ! reviendras-tu jamais? Unie avec toi contre la volonté de mon père, ton amour, ta présence allégeaient mes remords. Dois-je rester seule avec eux?

## SCENE II.

### ÉLINA, NATALIE.

NATALIE.

Bonjour, ma petite sœur.

ELINA *se lève de son siège.*

Ah! ma chère Natalie, n'as-tu rien entendu cette nuit?

NATALIE.

Et quoi?

ÉLINA.

Les coups de canon qui n'ont cessé que ce matin.

NATALIE.

Où?

ÉLINA.

Sur les bords du Danube.

NATALIE.

Hé bien?

ÉLINA.

Frédéric est ton frère, et tu parais étonnée de mon inquiétude! il était sans doute dans la mêlée.

NATALIE.

Cela est très-possible. Je suis sûre qu'il s'est conduit avec courage; le prince l'aura remarqué, il aura admiré sa bravoure, et il lui aura donné de l'avancement.

ÉLINA.

Et si son courage l'a emporté trop loin; si....

NATALIE.

Oh! point de pressentimens fâcheux; les miens ne me trompent jamais, et j'en ai d'excellens.

ÉLINA.

S'il n'était que blessé, ou prisonnier.

NATALIE.

Il est bien portant, et il ne s'est pas laissé prendre : Élina seule pouvait lui donner des chaînes. Maintenant, dis-moi si Rosine est déjà venue ici.

ÉLINA.

Oh ! quelle nuit affreuse j'ai passée ! Le choc des armes retentissait à mon oreille, je croyais voir le fer meurtrier déchirant le sein de mon époux : j'enviais la douce sécurité de mon fils qui dormait dans mon appartement. Hélas ! disais-je en le regardant les yeux mouillés de pleurs, en cet instant, peut-être, on te prive d'un père !

NATALIE.

Pauvre enfant !

ÉLINA.

Malheureuse mère !

NATALIE.

Chasse ces sombres idées.

ÉLINA.

Tu n'es pas mère, Natalie ! tu n'es pas épouse !

NATALIE.

Veux-tu parier, Elina, que nous apprendrons ce matin que nos troupes sont victorieuses, et que ton mari s'est couvert de gloire ?

ÉLINA.

Bonne petite sœur ! tu me rassures.

NATALIE.

Dis-moi, Rosine a-t-elle enfin paru ?

ÉLINA.

Non.

NATALIE.

Sais-tu que le jeune Valter touche à son entier rétablissement ?

ÉLINA.

Oui.

NATALIE.

Non, oui.

ÉLINA.

Pardonne-moi, ma sœur ; mon inquiétude.....

NATALIE.

Sans ce jeune Valter, je n'existerais plus : reconnaîtra-t-on, comme on le doit, son noble dévouement ?

ÉLINA.

Sois tranquille, on prendra soin de lui.

NATALIE

On prendra soin de lui! Oui, on lui offrira un petit emploi dans la maison; il passera son tems à transcrire de vieux titres, à régler les comptes des fermiers. Ces viles occupations absorberaient son génie!

ÉLINA.

Son génie?

NATALIE.

Oui, son génie. Tiens, ma chère Élina, ne me chagrine point: tu ressembles à mon père, qui paraît toujours si froid lorsqu'il s'agit de récompenser celui qui a si généreusement exposé ses jours pour sauver ceux d'une fille chérie.

ÉLINA.

Je conviens que ce jeune homme a couru de grands dangers.

NATALIE.

Ah! si tu l'avais vu franchissant tous les obstacles qui s'opposaient à son passage, accourrir au moment où les chevaux prennent le mords aux dents! Le cocher précipité de son siège, leur fougue les emporte sur le penchant de la montagne, près des rochers les plus escarpés. J'étais perdue sans ressource lorsque ce courageux jeune homme les atteint: je le vois traîné par eux à travers les ronces, sans qu'il abandonne les rênes qu'il a saisies. Son sang coule en torrens: à cet aspect, je pousse des cris affreux. Les chevaux s'arrêtent au bord d'un précipice, et je le vois, lui, sous leurs pieds, sans connaissance, et couvert de blessures. — Tu sais que pendant plus de huit jours les médecins ont tremblé pour sa vie.

ÉLINA.

C'est la dixième fois que tu me le rappelles.

NATALIE.

Sans que cela te fasse la moindre impression!

ÉLINA.

Tu te trompes: j'ai déjà imaginé un moyen de reconnaître les services de ton jeune héros.

NATALIE.

Et comment ?

ÉLINA.

Son père a besoin de repos ; on assurera sa tranquillité, on lui donnera une pension, et on fera passer au fils la régie de vos biens.

NATALIE.

Que cela est heureusement trouvé !

ÉLINA.

On pourrait ensuite le marier avec Rosine, à qui on ferait un sort.

NATALIE.

Rosine ? Quoi ! la fille du jardinier ! y penses-tu ?

ÉLINA.

Le jardinier et le régisseur peuvent aller de pair, ce me semble.

NATALIE.

Rosine est un enfant encore.

ÉLINA.

Elle a près de quinze ans.

NATALIE.

Sans maintien, sans éducation.

ÉLINA.

Mais jolie, ménagère.

NATALIE.

Cela ne suffit pas pour un homme comme Valter. On voit bien que tu ne le connais pas !

ÉLINA.

Il est vrai que je ne l'ai jamais vu.

NATALIE.

Si tu avais été ici avant son accident, et que tu eusses causé avec lui, tu en parlerais autrement : aucune espèce de connaissance ne lui est étrangère.

ÉLINA.

Rosine a un esprit naturel ; il le cultivera.

NATALIE.

Eh non ! elle ne lui convient nullement : il la regarde comme une petite fille.

ÉLINA.

Si ton père lui faisait une dot ?

NATALIE.

Je t'aime de tout mon cœur, et cependant tu te plais toujours à me contrarier.

ÉLINA.

Hé ! hé ! petite sœur, on dirait presque.....

NATALIE, *l'interrompant avec vivacité.*

On aurait tort.

ÉLINA.

Tu me devines donc ?

NATALIE.

Je sais trop ce que je suis.

ÉLINA.

Si tu le sais, encore garde-toi de l'oublier.

NATALIE.

Si je l'oubliais jamais, son respect m'en ferait souvenir.

---

## SCENE III.

ÉLINA, ROSINE, NATALIE.

ROSINE, *leur donnant à chacune un bouquet.*

Mesdames, je vous apporte des fleurs : voilà des roses, des violettes, du jasmin.

NATALIE.

Que fait ton malade ?

ROSINE.

Mon malade ? il ne l'est plus.

NATALIE.

Sortira-t-il aujourd'hui ?

ROSINE.

Certainement : il a déjà fait hier, pour s'essayer, trois ou quatre tours de promenade dans l'allée des châtaigniers.

NATALIE.

Hier ? et tu ne me le dis qu'aujourd'hui !

ROSINE.

Je n'ai pas pu venir plutôt.

NATALIE.

Quelles occupations si pressantes ont donc retenu mademoiselle ?

ROSINE.

Je devais l'accompagner.

NATALIE.

Tu devais l'accompagner ?

ROSINE.

C'est lui qui l'a voulu, et je l'ai fait avec grand plaisir.

NATALIE.

Comment ?

ROSINE.

J'en ai toujours beaucoup à faire ce qu'il desire.

ÉLINA.

Tu parais lui être fort attachée.

ROSINE.

Oh ! je l'aime bien : il est si bon ! si joli ! ses cicatrices ne le défigurent pas du tout.

NATALIE.

Il a des cicatrices ?

ROSINE.

Une grande au front, une petite à la joue, et la petite, quand il sourit, forme une charmante fossette.

ÉLINA, *malignement à Natalie.*

Les enfans prennent garde à tout.

ROSINE.

Oh ! il m'aime bien aussi : quand je tarde à venir le voir, il est triste et pensif. C'est Jean qui me l'a dit, et dès que je parais, il reprend sa gaîté.

NATALIE.

Quel enfantillage !

ROSINE.

Alors il me prend la main, et cause avec moi des heures entières.

NATALIE.

De quoi donc ?

ROSINE.

De vous ordinairement, mademoiselle.

NATALIE.

De moi ?

ROSINE.

Il faut que je lui raconte tout ce que vous faites, tout ce que vous dites : il me demande souvent si vous vous entretenez de lui.

NATALIE.

Et que lui réponds-tu ?

ROSINE.

Que vous en parlez fréquemment.

NATALIE.

Vous êtes une petite inconséquente.

ROSINE.

Faudrait-il mentir ? Dernièrement, lorsque vous avez tant touché du forté-piano, pendant que ce seigneur étranger était ici.... Eh ! mon dieu, qu'allais-je dire ? il faut me corriger de mon indiscrétion.

NATALIE.

Ce sera la dernière. Hé bien ?

ROSINE.

Il voulait que je lui répétasse les airs que vous aviez chantés. Tout à coup il parut souffrir, et.....

NATALIE.

Souffrir ! pourquoi ?

ROSINE.

Je n'en sais rien. Ses blessures lui causèrent sans doute plus de douleur qu'à l'ordinaire : pendant plusieurs jours, il ne fut occupé que du seigneur étranger.

NATALIE.

Et que disait-il?

ROSINE.

Il pensait qu'il y aurait bientôt un mariage au château.

NATALIE.

Et tu lui répondais?

ROSINE.

Que la chose était très-possible.

NATALIE.

Quelle sottise! cela ne sera point.

ROSINE.

Hé bien, je lui dirai, aujourd'hui même, qu'il s'est trompé.

NATALIE.

Ne lui en parle pas : cela ne le regarde en rien.

ROSINE.

Il dit souvent qu'il serait satisfait si vous étiez heureuse.

NATALIE.

Il dit cela?

ROSINE.

Un jour il versait des larmes en me le répétant : son père arriva, il se tut. C'est un homme bien sévère, bien sombre que son père!

NATALIE.

Va, Rosine, dis-lui que, s'il sort, il ne manque pas de venir au château.

ROSINE.

Qui? le père?

NATALIE.

Eh! non; le fils.

ROSINE.

Oh! il viendra bien de lui-même : il disait hier qu'il voulait venir vous remercier.

NATALIE.

Me remercier! et de quoi?

ROSINE.

Des remèdes, des fruits, des fleurs.

ÉLINA.

Tu lui as envoyé tout cela ?

NATALIE.

Devais-je laisser mon libérateur manquer de quelque chose ?

ROSINE.

Je cours m'acquitter de ma commission. Je suis sûre que je vais encore lui faire bien plaisir.

---

## SCENE IV.

### ELINA, NATALIE.

ÉLINA.

Petite sœur ! petite sœur !

NATALIE.

Hé bien, que veux-tu dire?

ÉLINA.

Si quelque étranger eût entendu ta conversation avec Rosine, il douterait un peu de l'assurance que tu me donnais tout à l'heure.

NATALIE.

Il se tromperait fort.

ÉLINA.

Je le desire.

NATALIE.

Dois-je être ingrate ?

ÉLINA.

Prends-y garde ; la reconnaissance à ton âge.......

NATALIE.

Hé bien ?

ÉLINA.

Peut mener souvent plus loin qu'on ne le croit. Ma propre expérience me rend défiante : comme toi, j'aimais sans m'en douter, et comme toi, je comptais sur mes forces.

NATALIE.

Si les ancêtres de ce jeune homme avaient seulement assiégé quelque vieux château, ou tué quelques sarasins...

ÉLINA, *riant.*

Peut-être eux-mêmes sont-ils sarasins. Ce langage étranger dont on dit qu'ils se servent entre eux...... Quand je rassemble mes petites remarques....

NATALIE.

Ma chère Élina, fais-m'en part.

ÉLINA.

Je crois trouver en eux des compatriotes.

NATALIE.

Des hongrois? Ah! de quelque pays que soit Valter, sa patrie en doit être vaine.

---

## SCENE V.

ÉLINA, LE COMTE, NATALIE; JEAN, *portant du thé qu'il met sur la table, à droite des acteurs.*

LE COMTE.

Bonjour, mes enfans. Nous voilà tous aujourd'hui levés de bon matin.

NATALIE.

Hélas! oui.

LE COMTE.

Quel air sérieux vous avez l'une et l'autre!

NATALIE, *s'efforçant de rire.*

Moi? Pas du tout: c'est ma sœur....

LE COMTE, *regardant Elina.*

Tu as pleuré, Elina.

ÉLINA.

Mes alarmes.... la vive canonnade....

LE COMTE.

De quel côté?

ÉLINA.

Vers le Danube, pendant toute la nuit.

LE COMTE, *à Jean, qui range les chaises auprès de la table.*

Jean, a-t-on déjà quelques nouvelles de l'armée?

JEAN.

Voilà deux courriers qui viennent de passer. Il y a eu une affaire.

LE COMTE.

Une affaire?

JEAN.

On dit qu'elle a été chaude.

LE COMTE.

Comment peut-on le savoir?

*( Ils se mettent à la table du déjeûner. Ils sont ainsi placés : Natalie, Elina, le Comte. Jean est un peu éloigné. )*

JEAN.

On parle de cinq cents tués et trois cents blessés.

LE COMTE, *faisant signe à Jean.*

Tais-toi.

JEAN.

Des prisonniers sans nombre, trente officiers au moins.

LE COMTE, *de même.*

Silence, te dis-je!

JEAN.

On dit que les Turcs pourraient bien.... *( Il fait le signe de couper la tête. )*

LE COMTE, *se fâchant.*

Hé! va-t-en donc, maudit bavard!

---

## SCENE VI.

NATALIE, ELINA, LE COMTE.

ÉLINA, *joignant les mains.*

O mon dieu!

LE COMTE.

Tranquillise-toi ; cela n'est peut-être pas aussi terrible....

*(Il veut verser du thé : sa main tremble.)*

NATALIE, *voulant prendre la théière.*

Permettez.

LE COMTE.

Pourquoi?

NATALIE.

Vos mains tremblent.

LE COMTE.

Je me suis trouvé cent fois en face de l'ennemi, et je n'ai jamais tremblé ; mais alors je n'y avais aucun de mes enfans.

ÉLINA.

Quel état!

LE COMTE *quitte la table.*

Il m'est impossible de déjeûner.

ÉLINA *la quitte de même, ainsi que Natalie.*

Cinq cents tués !

LE COMTE.

Il vaut mieux mourir que de manquer de courage.

ÉLINA.

Trois cents blessés !

LE COMTE.

Si mon fils a été blessé, je suis sûr, au moins, qu'il ne l'aura pas été en fuyant.

ÉLINA.

Trente officiers prisonniers!

LE COMTE.

Qui sait si tout cela est vrai?

ÉLINA.

Oh ! la guerre ! la guerre !

## SCENE VII.

### NATALIE, ELINA, LE COMTE, VALTER.

LE COMTE.

Soyez le bien venu, mon cher régisseur. Quel sujet vous amène ?

VALTER.

La plainte d'un de vos vassaux, du vieux Stéphanson, que sa fille abandonne, si toutefois son ravisseur n'a point employé la force pour la lui enlever. Stéphanson réclame vos bontés, et vous prie d'user de votre pouvoir pour que sa fille lui soit rendue.

LE COMTE.

Vous croiriez que sa fille.... Quelle horrible ingratitude, s'il était vrai que ce fût librement qu'elle eût abandonné son père !

VALTER.

Ce ne serait pas le premier exemple.

LE COMTE.

Heureusement ils sont rares, surtout dans nos campagnes.

VALTER.

Si mes présomptions étaient fondées, et que je fusse à la place du vieux Stéphanson, jamais je ne voudrais la revoir : le tableau des derniers momens d'un père toujours plus irrité contre elle, et mourant de sa main, doit être la punition d'un cœur aussi coupable.

ÉLINA, *à part et troublée.*

Dieux !

NATALIE.

Avez-vous une fille, monsieur Valter ?

VALTER.

Une fille ? Non, je n'ai pas de fille.

NATALIE.

Je le crois : vous parleriez autrement, si vous en aviez une.

VALTER.

Si elle s'était conduite comme la fille de Stéphanson, je tiendrais le même langage.

LE COMTE.

Venons au fait, mon cher Valter; les momens sont précieux. Agissez dans cette circonstance comme vous croirez que l'équité l'exige : je m'en rapporte à vous, et je vous arme de toute mon autorité.

VALTER.

Je n'en userai, monsieur le Comte, que pour venger un père malheureux.

---

## SCENE VIII.

### NATALIE, ELINA, LE COMTE.

LE COMTE.

C'est un serviteur bien exact; mais la roideur de son caractère m'afflige.

NATALIE.

Pourquoi pleures-tu, ma chère Elina?

LE COMTE.

Peux-tu lui faire une question aussi déplacée? C'est ton frère qui cause ses alarmes.

NATALIE.

Non, non; il y a quelque autre chose.

ÉLINA.

Ne le devines-tu pas, toi, qui me connais si bien?

NATALIE.

J'espère que ce n'est pas ce qu'a dit ce grondeur de Valter.

ÉLINA.

Il a déchiré mon ame.

LE COMTE.

Qui? mon régisseur?

ÉLINA.

Il m'a fait une impression !... Ce qu'il disait des filles criminelles...

LE COMTE.

Cela ne te regarde pas.

NATALIE, *lui faisant des signes.*

Mais, ma petite sœur, en quoi cela peut-il te toucher?

ÉLINA, *avec l'accent de la douleur.*

Ah ! c'était peut-être l'écho des paroles de mon père !

LE COMTE.

Ma fille, je crois que la canonnade a troublé tes esprits.

NATALIE, *la prenant sous le bras.*

Allons faire un tour de promenade.

ÉLINA.

Non, quoi qu'il puisse en arriver, je dois vous dévoiler mon ame toute entière.

LE COMTE.

M'auriez-vous caché quelque chose?

ÉLINA.

Sachez que mon père....

LE COMTE.

Hé bien, votre père? Vous étiez au berceau quand il mourut.

ÉLINA.

J'espère qu'il vit encore.

LE COMTE.

Que dites-vous?

ÉLINA.

Je vous ai trompé.

LE COMTE.

Vous, Elina ?

ÉLINA.

Je ne suis point orpheline.

LE COMTE.

Pourquoi me l'avoir tu?

ÉLINA.

N'avions-nous pas assez de choses à vous faire connaître? Mariée sans votre aveu....

LE COMTE.

C'était assez mal.

ÉLINA.

Sans avoir de même obtenu le consentement de mon père.

LE COMTE.

En quoi donc lui déplaisait mon fils? le connaissait-il?

ÉLINA.

Il ne connaît pas même sa fille.

LE COMTE.

Comment cela?

ÉLINA.

Quelques années après la mort de ma mère, qui expira en me donnant le jour, je fus envoyée en France auprès d'une de mes tantes.

LE COMTE.

Je le sais bien.

ÉLINA.

C'est là que je connus et que j'aimai mon Frédéric.

LE COMTE.

Au lieu de voyager dans toute l'Europe, il restait dans une petite ville, et il datait ses lettres tantôt d'un endroit et tantôt d'un autre.

ÉLINA.

Je connaissais la haine de mon père pour tout étranger à son pays.

LE COMTE.

Maudit orgueil national!

ÉLINA.

Je lui écrivis plusieurs lettres touchantes pour le pressentir sur la demande que j'avais à lui faire.

LE COMTE.

Vous comprit-il?

ÉLINA.

Trop bien pour mon malheur. Après quelques avertissemens paternels, il m'apprit que dès l'âge de douze ans j'étais destinée à un de ses amis. Je priai : il menaça. Je voulais m'enfermer dans un couvent, il me railla, et il prévint ma tante

qu'il viendrait me chercher aussitôt qu'il aurait terminé une affaire majeure qui seule l'arrêtait en Hongrie.

LE COMTE.

D'après cette lettre, je devine le reste.

ÉLINA.

Ma tante mourut : restée sans appui, les dangers de la séduction et l'amour me firent commettre une faute que je ne me pardonnerai jamais, même au sein du bonheur.

LE COMTE.

Voilà les fruits de l'imprudence : je pourrais m'exprimer plus fortement, ma chère fille ; mais je crois mon fils plus coupable que vous.

ÉLINA.

Nous nous mariâmes en secret.

LE COMTE.

Pourquoi ne vîntes-vous pas ici sur-le-champ ?

ÉLINA.

Mon Frédéric voulait préparer son père.

LE COMTE.

Et le père était une véritable dupe d'écrire une lettre de félicitation à la défunte tante.

ÉLINA.

Ah ! si vous saviez combien cette lettre me causa de joie ! Je la reçus le jour de la naissance de mon fils.

LE COMTE.

Enfin, qu'est devenu votre père ?

ÉLINA.

Hélas ! je l'ignore.

LE COMTE.

Vous ne vous seriez point informée de lui ?

ÉLINA.

Depuis trois ans, il ne s'est point écoulé de semaine que je ne lui aie écrit des lettres pleines de repentir : les a-t-il reçues ?

LE COMTE.

Vous n'avez point eu de réponse ?

ÉLINA.

Aucune; mon frère garde aussi le silence.

LE COMTE.

Votre frère?

ÉLINA.

Mon frère unique, un excellent jeune homme.

LE COMTE.

A-t-il été élevé en France avec vous?

ÉLINA.

Non; il y a cinq ans qu'il vint m'y voir. Il m'aime, j'en suis sûre : non, il ne m'a pas oubliée; mes lettres ne lui sont point parvenues sans doute. J'ai ouï dire que les ennemis de mon père avaient fait confisquer ses biens, que lui-même avait été banni. *( Avec le sentiment le plus douloureux. )* Il erre peut-être de contrée en contrée, dans le malheur et dans l'indigence! Les revers qu'il a essuyés, et l'abandon de sa fille lui auront donné le coup de la mort; ou, s'il existe encore, je le vois abandonné de tout le monde; j'entends sa malédiction! Ah, malheureuse! malheureuse Elina!

LE COMTE.

Calme-toi, ma fille; nous écrirons partout, nous aurons de ses nouvelles.

ÉLINA.

Dieu puissant! fais qu'il me soit rendu; fais que je le fléchisse, ou que je meure à ses genoux.

---

## SCENE IX.

### NATALIE, LE COMTE.

LE COMTE, *regardant sortir Élina.*

Tu mérites tes peines, mais je ne puis m'empêcher de te plaindre.

NATALIE.

Elle souffre cruellement.

LE COMTE.

Frédéric ! Frédéric ! où était ta délicatesse ?

NATALIE, *pour excuser son frère.*

L'amour...

LE COMTE.

Hé quoi ! l'amour doit-il jamais braver l'honneur ?

NATALIE.

Les préjugés le profanent peut-être plus que les passions ; ce sont eux qui, souvent, font taxer du peu de délicatesse dans les sentimens, les personnes qui s'aiment.

LE COMTE.

Tu parles, en vérité, comme si tu avais envie d'imiter Elina.

NATALIE.

Vous ne le pensez point, et puis vous ne m'avez promise à aucun de vos amis.

LE COMTE.

Qu'en sais-tu !

NATALIE.

Mon père consultera mon cœur.

LE COMTE, *gaîment.*

Le cœur d'une jeune personne est ordinairement un mauvais conseiller.

---

## SCENE X.

NATALIE, LE COMTE, JEAN.

JEAN.

Le courrier qui vient de passer m'a remis ce paquet pour vous.

---

## SCENE XI.

NATALIE, LE COMTE.

LE COMTE, *regardant l'adresse.*

De mon frère.

NATALIE.

De mon oncle le général ?

LE COMTE.

Oui.

NATALIE.

Il y a sûrement dans le paquet des lettres de Frédéric.

LE COMTE *jète le paquet sur une table qui est à sa gauche.*

Je le présume.

NATALIE.

Pourquoi ne l'ouvrez-vous pas, ce paquet ?

LE COMTE.

Je l'ouvrirai.

NATALIE.

Vous craignez donc ?

LE COMTE.

Je crains et j'espère tout.

NATALIE.

Faut-il appeler ma belle-sœur ?

LE COMTE.

Il n'est pas encore tems.

NATALIE.

Comment pouvez-vous tarder si long-tems à ouvrir cette lettre ?

LE COMTE.

Celui qu'agitent la crainte et l'espérance, qui attend son arrêt de mort, ou sa grâce, desire voir approcher le moment définitif : cependant il retarde celui qui l'appelle devant ses juges. Je n'ai que ce seul fils ; il est brave, je l'aime... Si j'ouvre ce paquet... Va, Natalie, laisse-moi seul.

NATALIE.

Mon père !

LE COMTE.

Je t'en prie.

NATALIE.

Je ne puis vous quitter dans ce moment.

LE COMTE, *sévèrement.*

Je veux être seul. *( Natalie obéit. )*

## SCENE XII.

LE COMTE, *seul.*

Si mon Frédéric est mort, je ne veux ni secours ni consolations; mais s'il voit encore le jour, tout doit s'en réjouir ici, comme s'il venait de naître une seconde fois. *( Il fixe le paquet. )* Je suis encore heureux; dans un instant, peut-être, je serai le plus infortuné de tous les hommes. Qui m'empêche de rompre ce cachet? quelle puissance me lie les mains? *( Il déchire l'enveloppe, mais il laisse le paquet sur la table. )* Allons, vieillard, prends courage; ne sois pas comme un enfant : il faut que, tôt ou tard, tu sois instruit du sort qui t'est réservé. L'incertitude est un poison lent, plonge-toi plutôt le poignard dans le sein. *( Il tire avec vivacité les papiers contenus dans l'enveloppe, et les disperse sur la table. )* Les nouvelles, la liste de morts, et... et *( Avec force. )* une lettre de mon fils! *( Il porte la lettre à sa bouche, il essuie ses larmes. )* Il vit! *( Il se met à genoux. )* Je te remercie, ô mon Dieu! *( Il lit la lettre en tremblant et en entre coupant ses phrases. )*

« Nous avons combattu;... j'étais fort exposé : le bonheur
« et le courage m'ont sauvé... Mon régiment s'est bien con-
« duit... Le prince m'a embrassé sur le champ de bataille...
« J'ai obtenu une permission de quatre jours... Demain, je
« serai près de vous; n'en parlez ni à ma femme, ni à ma
« sœur; je veux les surprendre. »

Oh! la joie qui remplit mon ame... *( En disant ces derniers mots, il a sonné avec une petite sonnette de table. )*

---

## SCENE XIII.

JEAN, LE COMTE.

LE COMTE.

Jean, connais-tu cette vieille femme dont le fils a été tué à la dernière affaire?

JEAN.

Oui, monsieur le comte.

LE COMTE.

Tu sais où elle demeure?

JEAN.

C'est la seconde maison du village.

LE COMTE.

Hé bien, porte-lui cette bourse.

---

## SCENE XIV.

JEAN, *seul.*

Il ne peut lui rendre son fils ; il veut au moins soulager sa misère. Quel honnête homme que mon maître ! puisse-t-il être imité ! le bonheur de quelques-uns ferait celui de tous.

FIN DU PREMIER ACTE.

# ACTE SECOND.

*Le théâtre représente un jardin. A gauche de l'acteur, au second plan, est une grille fermant une avenue qui conduit au château.*

## SCENE PREMIERE.

ÉLINA, LE COMTE, NATALIE.

NATALIE.

Mon père, avez-vous résolu de vous taire toujours ?

LE COMTE.

Vous savez, Natalie, que je n'aime point à être ainsi tourmenté.

NATALIE.

Le desir que j'ai d'être instruite est naturel, et vous devez le satisfaire.

LE COMTE.

Et tu comptes que je le satisferai ?

NATALIE.

Oh, oui ! dites-moi si les nouvelles que vous avez reçues sont bonnes.

ÉLINA.

Que fait Frédéric ?

NATALIE.

S'est-il battu ?

ÉLINA.

Vit-il ?

NATALIE.

Est-il prisonnier ?

LE COMTE.

Ah ! quel conflit de questions !

NATALIE.

Oh ! vîte, dites-moi.

ÉLINA.

Je brûle d'impatience.

NATALIE.

Tenez, la curiosité me fera mourir.

LE COMTE.

Cela devient effrayant.

NATALIE.

Mon petit papa, je vous ferai moi-même une belle chabraque pour votre cheval arabe.

LE COMTE.

C'est bien séduisant.

ÉLINA.

Et moi je la broderai.

LE COMTE.

Ecoutez : vous êtes bien aimables l'une et l'autre, mais j'ai promis de me taire, et je dois garder le silence.

NATALIE.

Rappelez-vous quelle était votre agitation avant d'avoir ouvert la lettre de mon oncle, et jugez par-là de ce qui se passe en nous ?

LE COMTE.

Je suis son père, tu vois bien que je suis tranquille.

NATALIE.

Oui ; mais...

LE COMTE.

Vous devez donc être sans inquiétude.

NATALIE.

Hé bien, Élina, allons recueillir jusqu'aux moindres détails des récits qu'aura faits le courrier.

LE COMTE.

Je ne vous en empêche pas.

*(Elles vont pour sortir par la droite, Natalie suit Elina.)*

## SCENE II.

NATALIE, LE COMTE, JEAN.

JEAN, *arrivant par la grille.*

M. Valter le fils demande la permission de vous saluer.

(*Natalie, au nom de Valter, s'arrête, et revient doucement sur le devant de la scène ; Élina sort par la droite de l'acteur.*)

LE COMTE.

Qu'il vienne.

(*Jean sort par la grille.*)

## SCENE III.

NATALIE, LE COMTE.

LE COMTE, *apercevant Natalie.*

Tu ne suis pas ta sœur.

NATALIE, *embarrassée.*

Mon père...

LE COMTE.

Pourquoi cet embarras, cette rougeur?

NATALIE.

Je n'ai pas vu ce jeune homme depuis ce jour où il sauva ma vie en exposant la sienne : je lui dois des remercîmens, et fuir quand il paraît...

## SCENE IV.

NATALIE, LE COMTE, FÉLIX.

LE COMTE.

Approchez, monsieur Valter ; je vous dois beaucoup de reconnaissance...

FÉLIX.

A moi, monsieur le comte?

LE COMTE.

Pour me conserver une fille que j'aime, vous avez mis vos jours en péril.

FÉLIX.

C'est peu de chose.

LE COMTE.

Comment, peu de chose! à votre âge?

NATALIE, *se remettant.*

Je suis bien aise, M. Valter, je suis bien aise de vous voir rétabli; vous avez beaucoup souffert pour moi.

FÉLIX.

J'en suis glorieux.

LE COMTE.

Je n'en suis pas moins votre débiteur.

FÉLIX.

C'est à moi de remercier le hasard, puisqu'il m'a fourni l'occasion d'être utile à une famille si respectable.

LE COMTE, *étonné de la réponse.*

*(Apart.)* Bien! *(Haut.)* Votre père, à ce qu'il me paraît, vous a fort bien élevé.

FÉLIX.

Mon père a toujours eu la plus haute idée de ses devoirs.

LE COMTE.

Votre éducation en est la preuve.

FÉLIX.

Il m'a appris à sentir ce que je lui dois, ainsi qu'à ses bienfaiteurs.

NATALIE.

Voudriez-vous vous reposer, M. Valter?

*(Félix remercie par une inclination.)*

LE COMTE.

Dites-moi, mon ami, ce que je puis faire pour vous?

FÉLIX.

Vous avez déjà tant fait pour mon père! Si vous me de-

vez quelque reconnaissance, l'idée de l'avoir méritée me suffit ; pourquoi exagérer le service que j'ai eu le bonheu rde vous rendre ? Il n'est pas un enfant de laboureur pour qui je n'en eusse fait autant.

LE COMTE.

C'est fort bien.

FÉLIX.

J'ose encore ajouter que j'aurais été mortifié si les parens de cet enfant avaient voulu m'en récompenser d'une autre manière que par leurs embrassemens.

LE COMTE.

Sans doute, s'il s'agissait de pauvres cultivateurs.

FÉLIX.

Le rang et la fortune ne mettent ici aucune différence. Ah ! M. le comte, laissez-moi la douce jouissance d'avoir fait, sans intérêt, quelque chose pour l'humanité.

LE COMTE.

*(A part.)* Ce jeune homme pense et s'exprime... *(Haut.)* M. Valter, je ne vous fais pas l'injure de penser que votre dévouement ait été l'effet d'un calcul indigne de vous ; ce n'est pas dans un instant pareil qu'on s'occupe d'un sordide intérêt.

FÉLIX.

Une récompense diminuerait infiniment le peu de mérite que je puis avoir eu dans cette occasion. Vous êtes riche et distingué ; moi je suis pauvre, j'ai besoin de quelque chose qui me rende digne de paraître à vos yeux.

LE COMTE.

Vous rougiriez de ma gratitude ?

FÉLIX.

De celle du comte, oui ; mais non de celle du père...

LE COMTE.

Je réfléchirai aux moyens de surprendre votre délicatesse : vous avez dit, je crois, que si vous aviez sauvé la fille d'un laboureur, ses parens vous en eussent pleinement récompensé par leurs embrassemens ; hé bien, venez, M. Valter. *(Il l'embrasse.)*

FÉLIX.

Ah ! vous ne me devez plus rien, M. le comte.

---

## SCENE V.

### NATALIE, LE COMTE, FÉLIX, JEAN.

JEAN.

Un paysan du village, le vieux Stéphanson et sa fille, tout en larmes, sont dans le château ; ils vous prient de vouloir bien les entendre.

LE COMTE, *à Jean.*

Je sais de quoi il est question ; je vous suis. *(A Félix.)* Adieu, M. Valter : je souhaite que ce séjour vous plaise, et je ferai tout pour vous y fixer.

---

## SCENE VI.

### NATALIE, FÉLIX.

*(Natalie suit son père lentement ; Félix remonte le théâtre : ils se trouvent en face l'un de l'autre, mais un peu éloignés ; ils se saluent. Félix, après un moment d'embarras, rompt le silence.)*

FÉLIX.

Vos soins bienfaisans, mademoiselle, et le généreux intérêt que vous avez daigné prendre au sort d'un infortuné l'ont rendu digne d'envie ; j'aurais presque desiré de voir prolonger mes souffrances, si l'empressement que j'avais de venir vous rendre grâce n'eût pas été plus fort que le plaisir de ma situation.

NATALIE.

Vous, me rendre grâce !

FÉLIX.

Vos bontés ne s'effaceront jamais de mon souvenir, mademoiselle. *(Il veut s'en aller, s'incline pour saluer Natalie.)*

NATALIE, *embarrassée.*

M. Valter... j'ai des reproches à vous faire ; vous outrez

le désintéressement : celui qui peut confondre la gratitude avec la récompense...

FÉLIX.

N'a mérité que cette dernière.

NATALIE.

Le cœur est reconnaissant, et la main récompense : ce qui, dans un prince, n'est que le prix du service, devient chez un particulier l'expression du plus pur sentiment; l'homme trop susceptible peut refuser dans le premier cas; dans le second, il blesserait d'une manière trop sensible celui qui cède au pressant besoin de lui témoigner ce qu'il éprouve.

FÉLIX.

L'art d'analyser les sentimens les plus délicats appartient à votre sexe.

NATALIE.

Des complimens ne sont pas des réfutations. La crainte que j'avais de m'expliquer mal s'est évanouie; puisque vous n'avez rien de plausible à m'objecter, *( Elle tire un diamant de son doigt. )* je vous prie de ne point employer de raisonnemens inutiles pour refuser ce souvenir d'une amie.

FÉLIX.

Un souvenir! en ai-je besoin? Un souvenir de vous! quel diamant peut valoir le mot d'amie que vous venez de prononcer? lorsque mes regards tomberaient sur ce diamant, je serais obligé de me dire : tu es payé.

NATALIE.

Le chiffre est de mes cheveux.

FÉLIX.

Vos cheveux entourés de diamans me diraient sans cesse que Natalie est la fille d'un comte.

NATALIE.

Vous m'affligez.

FÉLIX.

Moi, mademoiselle? Hé bien! si vous me destinez un souvenir, *( Hésitant. )* si j'étais assez hardi pour vous en demander un...

NATALIE, *baissant les yeux.*

S'il est en mon pouvoir de l'accorder.

FÉLIX.

Il est plus précieux que cette bague; il me rappellerait toujours la bonté de votre ame.

NATALIE.

Je ne devine pas.

FÉLIX.

Lorsque, dans les premiers jours qui suivirent cet heureux accident, une fièvre brûlante sembla augmenter mon danger, vous avez, aimable Natalie, (Rosine est mon témoin) vous avez versé pour moi des larmes : Natalie a répandu des pleurs pour l'infortuné Valter ! Ils ne peuvent plus se reprendre; rien ne peut désormais m'enlever mon bonheur. J'ai interrogé Rosine, je lui ai fait répéter mille fois la moindre circonstance; vous portiez un cordon noir à votre cou; il a été mouillé de vos larmes : c'est peut-être le même que vous avez encore. — Voulez-vous me donner un souvenir... Je n'ose achever.

(*Natalie, les yeux baissés, détache son cordon; elle le donne à Félix, sans le regarder : il se jète à ses genoux, saisit la main de Natalie, et ose y appliquer sa bouche.*)

NATALIE.

Ah, ciel ! M. Valter !

FÉLIX *se relève avec précipitation.*

Qu'ai-je fait? ah, malheureux! (*Il sort dans le plus grand trouble; il s'en va par la gauche.*)

---

## SCENE VII.

NATALIE, *seule.*

Natalie ! Natalie ! tu crains de regarder autour de toi, tu n'oses pas même interroger ton cœur.

## SCENE VIII.

### ÉLINA, NATALIE.

NATALIE.

Élina, ma chère Élina! j'ai fait, je crois, une grande étourderie.

ÉLINA.

Hélas! qui n'en fait point?

NATALIE.

Le jeune Valter me quitte.

ÉLINA.

Hé bien?

NATALIE.

Je ne le cherchais pas : mon père d'abord était présent.

ÉLINA.

Cette circonstance me rassure.

NATALIE.

Mon père nous laisse seuls.

ÉLINA.

Seuls?

NATALIE.

La délicatesse de ce jeune homme qui avait refusé toutes les marques de reconnaissance que j'avais voulu lui offrir m'afflige. J'espère qu'il ne refusera point un simple souvenir de ma part; je lui présente cet anneau : hé bien! il ne veut pas l'accepter.

ÉLINA.

Tu t'es fâchée contre lui?

NATALIE.

Fâchée contre lui, quand il conjure avec modestie qu'on ne lui ôte pas le peu de mérite de son action!

ÉLINA.

Enfin, ton étourderie?

NATALIE.

Rosine lui avait raconté que je pleurais au moment où il semblait devoir mourir, et que mes larmes avaient mouillé le cordon que je portais à mon cou.

ÉLINA.

Il te l'a demandé?

NATALIE.

A demi-mot, avec tant de modestie et de douceur!

ÉLINA.

Tu le lui as donné?

NATALIE, *soupirant.*

Je lui ai donné.

ÉLINA.

Ma sœur! ma sœur!

NATALIE.

C'est une étourderie, je le sens. Dans sa reconnaissance, il tombe à mes genoux : la main que je tendais vers lui, sans le regarder, il la prend dans les siennes.... ses lèvres brûlantes... je me déconcerte... je pousse un cri : il se trouble, il se relève, disparaît à mes yeux avec l'air du désespoir; et moi, incertaine, tremblante... Ah! ma sœur! je suis bien malheureuse!

ÉLINA.

Il n'y a qu'un moyen de te sauver.

NATALIE.

Quel est-il?

ÉLINA.

Évite sa présence.

NATALIE.

Je crois que tu as raison, Elina; tu as bien raison!

ÉLINA.

A l'avenir, je t'accompagnerai partout.

NATALIE.

Ah! oui, ma bonne sœur! et si quelquefois tu me trouvais indocile, ne te rebute pas pour cela.

ÉLINA.

Tu pourras murmurer tant que tu voudras, je ne te quitte plus. *(Natalie devient rêveuse.)* Mais, dis-moi, connais-tu les secrets de ton père? ton frère a-t-il écrit? est-il blessé?

NATALIE, *que frappe le dernier mot.*

Blessé? eh! sans doute, tu sais bien qu'il lui reste deux cicatrices.

ÉLINA.

Que dis-tu?

NATALIE.

L'une au front, l'autre à la joue.

ÉLINA.

Qui? ton frère?

NATALIE.

Ah! pardon, pardon, ma sœur; ma distraction est involontaire: je rougis de ma faiblesse; mais, je te le promets, je ferai tous mes efforts pour en triompher. *(Elle sort lentement par la droite.)*

---

## SCENE IX.

ÉLINA, *seule.*

Son cœur n'est occupé que d'un seul objet. Élina, sois indulgente pour les autres; tu as aussi un frère, un père, et combien de fois l'idée de ton époux n'a-t-elle pas fait disparaître leur image! *(Regardant à sa droite.)* N'est-ce pas le père du jeune Valter qui s'avance? Son aspect m'en impose, et cependant cet homme m'intéresse: sur quelques mots qui lui sont involontairement échappés, je soupçonne qu'il n'est point étranger à ma patrie. Si mes pressentimens... Il faut que j'aie un entretien avec lui.

---

## SCENE X.

VALTER, ÉLINA.

*(Valter entre par la droite, il traverse le théâtre pour aller à la grille.)*

ÉLINA.

M. Valter, un mot, s'il vous plaît.

VALTER.

Madame, qu'y a-t-il pour votre service?

ÉLINA.

Je commence d'abord par vous prier de m'excuser si la question que j'ai à vous faire peut vous paraître indiscrète.

VALTER, *vivement.*

Me concernerait-elle ? *( En se reprenant. )* Je ne puis guère exciter la curiosité.

ÉLINA.

Etes-vous allemand ?

VALTER.

Allemand ? oh ! oui, je suis tout ce que vous voudrez.

ÉLINA.

Croyez que cette demande ne m'est suggérée que par le plus vif intérêt ; nommez-moi votre patrie.

VALTER.

Ma patrie ? je n'en ai point.

ÉLINA.

Mais vous en aviez une ?

VALTER.

Autrefois je l'ai cru, mais je suis guéri de cette erreur.

ÉLINA.

Me trompé-je en vous prenant pour un Hongrois?

VALTER, *avec une sorte d'embarras.*

Oui, sans doute, vous vous trompez.

ÉLINA.

Votre embarras me confirme dans mes soupçons.

VALTER.

Si votre pressentiment était fondé, vous agiriez plus délicatement en rompant cet entretien.

ÉLINA.

Vous n'êtes pas heureux ?

VALTER.

Pourquoi ne le serais-je pas ? Je suis dans un âge où l'on a appris à connaître que nous sommes nés pour desirer, et que nous mourons sans obtenir : je n'attends plus rien.

ÉLINA.

Quel est le malheureux qui ne conserve pas l'espoir d'un plus doux avenir !

VALTER.

On peut quelque tems s'abuser ; mais celui qui, après avoir été trompé dans son amour pour ses enfans et pour sa pa-

trie, place en eux son bonheur dans un avenir incertain, il perd tous ses droits à la pitié des autres, il mérite d'être encore trompé dans ses espérances... Je me suis échauffé; je croyais mépriser les hommes : hélas! je le sens, je ne fais que les haïr.

ÉLINA.

Si j'osais vous demander une confiance entière?

VALTER.

Il n'est personne au monde à qui je l'accordasse plus volontiers qu'à vous, si les sermens que j'ai faits ne l'emportaient point sur la douce émotion que j'éprouve en votre présence. Je fus uni à la femme la plus vertueuse et la plus aimante que la nature eût jamais formée. Votre sourire, le son de votre voix me la rappelle, cette infortunée! je la vois, je crois l'entendre encore : ils se retracent à mon imagination, les jours de mon bonheur! Quel mot ai-je prononcé? le bonheur! il n'en est plus pour moi. Madame, ayez pitié d'un homme qui vous honore : que vous importe de connaître des maux que la compassion ne saurait adoucir? Celui qui, sans raison, afflige une ame sensible, par le récit de ses misères, pour le plaisir de parler de soi, celui-là rompt le dernier appui qui lui reste, le sentiment intérieur de cette force cachée, qui le fait s'écrier : *Je porte un fardeau, vous ne le voyez pas.* Je vous fuis, madame, je vous fuis; ne renouvelez pas vos instances, vous n'en obtiendriez aucun fruit.

---

## SCENE XI.

ÉLINA, *seul.*

C'est un de mes compatriotes, je n'en saurais douter; peut-être connaît-il mon père; peut-être... Je n'éprouverais point auprès d'un étranger ce que j'éprouve en sa présence : sous un air austère, il porte un cœur sensible, que le malheur aigrit. Oh! je lui parlerai encore, je gagnerai sa confiance; il est malheureux, je suis à plaindre aussi. Hé bien! s'il

refuse de me confier sa peine, je lui confierai mes chagrins; il connaîtra toute mon infortune. Eh! qui sait si ce n'est pas de lui que je dois attendre la fin de mes tourmens!

---

## SCENE XII.

### NATALIE, ÉLINA.

NATALIE.

O ma sœur! ô mon amie!

ÉLINA.

L'état où je te vois m'alarme.

NATALIE.

Il va partir; je suis désespérée.

ÉLINA.

Qui te l'a dit?

NATALIE.

En te quittant, je me promenais dans la grande allée du parc, triste, pensive et préoccupée : Rosine se présente à moi, une lettre à la main; elle me dit qu'elle est du jeune Valter.

ÉLINA.

Tu commets l'indiscrétion de la lire? Natalie, cela n'est pas bien.

NATALIE.

Rosine m'en conjure les larmes aux yeux.

ÉLINA.

Cette lettre....

NATALIE.

A peine Rosine m'a-t-elle eu quittée, que j'ai senti la faute que j'avais faite : j'ai déchiré cet écrit; mais il me fait un mal!...

ÉLINA.

Qu'en as-tu fait?

NATALIE.

Ah! je ne l'oublierai de ma vie : voilà ses propres expressions : « L'infortuné qui a osé vous aimer et s'oublier

« un instant va s'en punir, en quittant pour jamais des « lieux que vous embellissez ! Il ne souhaite point que vous « partagiez les sentimens que vous lui inspirez ; vous seriez « trop à plaindre : il n'a point eu ce criminel espoir. Il ré- « clame votre pitié pour l'auteur de ses jours ; daignez pro- « téger un père malheureux, qui n'est point coupable des « erreurs de son fils ! »

ÉLINA.

Cette lettre part d'un cœur honnête.

NATALIE.

Oh ! oui, bien honnête ! n'est-il pas vrai, Élina ? C'est parce qu'il craint que je ne m'offense d'un sentiment involontaire qu'il s'exile de ces lieux, qu'il abandonne l'auteur de ses jours. Il en mourrait, le pauvre Valter, et j'en serais la cause ! Ne devais-je pas m'opposer à son projet ? Oui, je le devais, ou j'ai cru le devoir : je lui ai rapidement tracé au crayon quelques lignes pour lui défendre de partir sans m'avoir parlé. Je.... je.... Oh ! cela me coûte à dire : aie pitié de moi, ma bonne sœur ; aide-moi dans l'aveu qui me reste à te faire.

ÉLINA.

Tu lui as donné un rendez-vous ?

NATALIE, *se couvrant le visage avec ses mains.*

Je n'ose plus te regarder.

ÉLINA, *sévèrement.*

Natalie !

NATALIE.

C'est mal, c'est très-mal : que veux-tu ? ma tête n'était plus à moi. Cette nouvelle inattendue m'avait si fort troublée !... Mais nous irons ensemble lui parler ; tu viendras avec moi. J'avais bien résolu de n'y point aller seule. Il faut que tu connaisses enfin ce jeune homme, que tu juges s'il est digne de l'intérêt qu'il m'inspire, oh ! tiens, bien malgré moi.

ÉLINA.

Et quel est le lieu de l'entrevue ?

NATALIE.

Celui-ci.

ÉLINA.

L'heure?

NATALIE.

Aussitôt que la nuit sera close.

ÉLINA.

Oui, je t'accompagnerai.

NATALIE.

Oh! ma bonne sœur!

ÉLINA.

Je parlerai à ce jeune homme, mais pour l'affermir dans sa résolution.

NATALIE.

Que dis-tu?

ÉLINA.

Le parti qu'il prend est noble et généreux.

NATALIE.

Oui, très-noble! sauver la vie à une jeune fille, lui tourner la tête, se rendre maître de son cœur, puis s'en aller après, oh! c'est très-noble!

ÉLINA.

Que voudrais-tu qu'il fît?

NATALIE.

Qu'il restât. S'il part, la misère l'attend, et la mort sera mon partage.

ÉLINA.

S'il demeure?

NATALIE.

S'il demeure? Élina, le tems et l'amour peuvent opérer bien des prodiges!

ÉLINA.

Pauvre petite sœur! il en faudrait de bien grands pour te sauver! Quel espoir peut t'abuser? ce jeune homme est sans nom, sans fortune.

NATALIE.

Il possède des vertus, que l'or et de vains titres ne donnèrent jamais.... Mon père m'aime tendrement.

ÉLINA.

Il n'en est pas moins attaché aux principes dans lesquels il a vieilli.

NATALIE.

Mais ne penses-tu pas, comme moi, que ces étrangers mystérieux sont au-dessus de ce qu'ils veulent paraître? L'orgueil du père, qui perce malgré lui, l'éducation qu'il a donnée à son fils... Oh! il faut que nous ayons un entretien avec ce jeune homme; que nous l'engagions à nous découvrir quelle est sa naissance.

ÉLINA.

Si nous nous sommes trompées dans nos conjectures, s'il n'est que l'obscur, l'inconnu Valter?

NATALIE.

Alors, ma sœur, alors mon repos est perdu pour toujours.

ÉLINA.

Paix; voilà ton père.

---

## SCENE XIII.

NATALIE, ÉLINA, LE COMTE.

ÉLINA, *au comte.*

Avez-vous trouvé à la promenade tout le plaisir que vous vous étiez promis?

LE COMTE.

Tu pensais, je le gage, que j'étais allé au-devant de Frédéric?

ÉLINA.

Avais-je eu tort de le supposer?

LE COMTE.

J'ai promis de me taire.

ÉLINA.

Hé bien, je vous devine; vous voulez nous ménager une surprise agréable.

LE COMTE.

Je ne t'empêche pas de te repaître d'idées riantes : c'est autant de dérobé au tourment de l'inquiétude. Que fais-tu donc à l'écart, Natalie?

NATALIE, *sortant de sa rêverie.*

Moi, mon père?

LE COMTE.

Oui, toi, ma chère fille. En honneur, je ne te reconnais plus : tu es rêveuse, distraite; je parie que tu n'as pas entendu un mot de ce que nous venons de dire?

NATALIE.

Je vous demande pardon.

LE COMTE.

Hé bien, voyons, de quoi avons-nous parlé?

NATALIE.

Vous avez parlé de... de...

LE COMTE.

J'ai pitié de ton embarras. Ma fille, cette préoccupation ne t'est pas naturelle; depuis quelque tems, je ne vois plus briller dans tes yeux cette innocente joie qui te rendait si aimable.

NATALIE.

Oh! la guerre,... ses dangers,... mon frère....

LE COMTE.

Mon enfant, on serait dans une anxiété continuelle, si l'on pensait à tous les périls qui nous menacent : la mort peut nous atteindre dans une partie de promenade comme dans un combat.

NATALIE.

Mon aventure en est la preuve; sans le jeune Valter, vous n'auriez plus de fille.

LE COMTE, *regardant du côté de la grille.*

Pourquoi se dérobe-t-il à ma reconnaissance? Je vois venir son père, je voudrais lui parler : laissez-nous, mes enfans.

NATALIE.

Mais mon père....

LE COMTE.

C'est au sujet de son fils que je veux causer avec lui; vous me gêneriez pour ce que j'ai à lui dire.

NATALIE, *à part.*

Ciel ! saurait-il... Si Rosine m'avait trahie ! *(Elina vient à elle.)* O Elina ! qu'il est cruel d'avoir un reproche à se faire !

---

## SCENE XIV.

### LE COMTE, VALTER.

LE COMTE, *à part.*

Pauvre Natalie ! j'ai lu dans ton cœur, et j'en suis affligé. Monsieur Valter.

VALTER.

Pardon, monsieur le comte; je cherche mon fils, je ne le rencontre nulle part.

LE COMTE.

C'est de lui que j'aurais à vous entretenir.

VALTER.

De lui ?

LE COMTE, *avec bonté.*

J'ai à me plaindre de ses procédés envers moi.

VALTER.

Aurait-il été capable d'oublier ce qu'il vous doit ?

LE COMTE.

Rassurez-vous, brave homme; les plaintes que j'ai à vous faire contre lui prouvent sa délicatesse : elles ne m'en causent pas moins de chagrin.

VALTER.

Expliquez-vous, monsieur le comte.

LE COMTE.

Je lui dois la conservation d'une fille adorée, et il refuse....

VALTER, *l'interrompant.*

Il n'y a rien eu d'extraordinaire dans son action, et si en général on n'en fait pas beaucoup de semblables, c'est que chacun n'agit que par son intérêt particulier, et j'ose même ajouter que mon fils n'a pas été guidé par un autre motif.

LE COMTE.

Vous me surprenez.

VALTER.

Mon fils est bien jeune encore : il est à cet âge où le cœur n'est point armé contre les impressions que fait naître l'aspect imprévu d'un objet enchanteur. Il voit votre fille, il l'admire; il n'avait point encore aimé, il aime peut-être. C'est dans l'instant où il est étonné des sensations nouvelles qu'il éprouve, que la belle Natalie est exposée au danger de périr : il eût été le maître de disposer à son gré des évènemens, qu'il n'en eût pas fait naître un qui s'accordât mieux avec les desirs qu'il aurait pu former. Sauver celle qu'on aime, n'est-ce pas la suprême félicité? Ne lui parlez donc point de récompense : il a trouvé dans le succès de son dévouement le seul prix qui peut flatter son ame.

LE COMTE.

O lois! ô préjugés du monde! pourquoi faut-il....

VALTER.

Monsieur le comte, si j'ai trahi le secret de mon fils, si je vous ai tenu ce langage, c'est pour que vous ne vous croyez point obligé envers lui : qu'il ignore à jamais ce que je viens de vous dire. Il n'a conçu aucun espoir dont vous puissiez vous offenser : les mouvemens du cœur sont involontaires; mais un honnête homme ne s'écarte point de la ligne que lui trace l'honneur. Il est des lois, il est des préjugés auxquels les personnes de votre rang doivent se soumettre : une fausse philosophie invite quelquefois à les fouler aux pieds; ce n'est jamais impunément qu'on peut se le permettre. Le sage respecte les coutumes, les mœurs des habitans parmi lesquels le destin le conduit. Cette façon de penser, qui est la mienne, est aussi celle de mon fils. J'ose croire que la franchise avec laquelle je vous ai parlé ne nous fera rien perdre de votre estime, dont nous sommes tous deux également jaloux.

LE COMTE.

Monsieur Valter, vous êtes un homme étonnant.

VALTER.

Non, mais un homme juste.

LE COMTE.

Un bon père.

VALTER.

Ce sentiment est dans la nature.

LE COMTE.

Je suis père aussi. Ah ! que d'inquiétudes ce titre nous cause !

VALTER.

Vos enfans répondent à vos soins.

LE COMTE.

Ils font la consolation de ma vieillesse.

VALTER.

Que j'envie votre sort !

LE COMTE.

Quel père n'a pas souvent des torts à pardonner ?

VALTER.

Brisons cet entretien.

LE COMTE.

Soit. Venez avec moi ; je prépare une fête pour célébrer le retour de mon fils : il arrive demain ; vos secours me seront nécessaires. Venez, M. Valter ; vous m'avez inspiré de l'intérêt, et je m'estimerai heureux si je puis vous en donner des preuves.

FIN DU SECOND ACTE.

# ACTE TROISIÈME.

*Même décoration qu'au second acte. Il fait nuit.*

## SCENE PREMIÈRE.

VALTER *sort du château par la grille.*

Qu'il est heureux, monsieur le comte! une fille, un fils qui font la consolation de sa vieillesse! et moi, père infortuné, privé d'un de mes enfans, sur le point peut-être de me séparer de l'autre, je renferme ma douleur! Que fait mon fils? aurait-il quelque projet funeste pour moi? Ce portemanteau préparé pour un voyage, ces allées et venues..... *( Il regarde du côté de la grille. )* Quelqu'un vient. Oui, c'est lui : il faut qu'il m'apprenne à quoi je dois m'attendre.

## SCENE II.

VALTER, FÉLIX.

FÉLIX *arrive par la grille.*

Natalie m'aurait-elle devancé?... Ciel! mon père!

VALTER.

Qu'as-tu donc, mon ami? tu restes éloigné de moi : est-ce que ma présence te fait de la peine?

FÉLIX, *allant vers son père.*

J'en avais besoin : elle me sauve peut-être. Si vous saviez!.... Oui.... j'allais partir.... Cette lettre, que l'on vous aurait remise de ma part....

VALTER.

Garde ta lettre, et dis-m'en le contenu sans hésiter.

FÉLIX.

Mon père, comment oser....

VALTER.

Ecartons tout discours superflu : pour m'abandonner de la sorte, il te faut des motifs bien puissans ; je veux les connaître : parle, qui te portait à fuir ?

FÉLIX.

Hé bien! j'adore la fille du comte.

VALTER.

Je le sais.

FÉLIX.

Elle m'aime à son tour.

VALTER.

Elle t'aime ! n'est-ce pas là une vanité de jeune homme ?

FÉLIX.

La vanité n'accompagne guère le malheur.

VALTER.

Tu prends peut-être pour un sentiment plus tendre ce qui n'est que l'effet de la compassion ou de la reconnaissance.

FÉLIX.

D'abord je l'ai pensé comme vous ; mais je suis détrompé.

VALTER.

As-tu laissé paraître ton amour ?

FÉLIX.

Nos cœurs se sont devinés.

VALTER.

Sans qu'aucun mot de sa part, ou de la tienne....

FÉLIX.

Aucun, mon père.

VALTER.

Hé bien ! continue à te taire, combats, évite sa présence, et reste.

FÉLIX.

Puisque vous l'ordonnez....

VALTER.

Qu'un jardin ou qu'une vaste partie de la terre vous sépare, cela revient au même.

FÉLIX.

Si elle demande à me voir?

VALTER.

Pourquoi supposer...

FÉLIX.

Mon père, j'attends ici Natalie.

VALTER, *avec méfiance.*

Tu n'as point sollicité cette faveur?

FÉLIX.

L'aurais-je osé?

VALTER, *après un silence.*

Eloigne-toi.

FÉLIX.

Ah! mon père!

VALTER.

Hé bien! je reste aussi.

FÉLIX.

Vous vous défiez de moi! Croyez que celui qui avait assez de force pour s'éloigner de son père et de sa maîtresse n'oubliera jamais son devoir et l'honneur.

VALTER.

Que lui diras-tu?

FÉLIX.

Que je l'aime, et sans aucun espoir.

VALTER.

Bien.

FÉLIX.

Que je ne la reverrai de ma vie.

VALTER.

Lors même que tu resterais?

FÉLIX.

Lors même que je resterais.

VALTER.

Si elle se désole, si elle verse des larmes?

FÉLIX.

Ah! mon père!

VALTER.

Mon fils, si elle verse des larmes?

FÉLIX.

Hé bien! je m'arracherai d'auprès d'elle.

VALTER.

Je compte sur ta parole : j'ai supporté l'indigence, la pauvreté même... la honte me précipiterait au tombeau.

FÉLIX.

Je sais ce que je dois à ma famille et à mon cœur.

VALTER.

Jamais un Pompiliani n'a séduit l'innocence.

FÉLIX.

Votre fils serait-il le premier?

VALTER.

Jamais un Pompiliani n'a payé d'ingratitude la généreuse hospitalité.

FÉLIX.

Je serai digne du nom que je porte.

VALTER.

Je te laisse seul attendre Natalie.

FÉLIX.

Cette confiance, je saurai la justifier.

VALTER.

Vois quelle est la source de son amour : si c'est la pitié ou la reconnaissance qui l'a fait naître, de sages conseils sauront bientôt la guérir; mais s'il vient d'une autre cause, si elle ressent pour toi cet amour qui, avec son inconséquence ordinaire, unit deux cœurs que le sort sépare, c'est alors que tu dois fuir : je dévouerai ma douleur au silence, j'oublierai que ma vieillesse demeure sans appui, et je hâterai moi-même ton départ avant l'aube du jour. S'il faut que tu quittes ces lieux, tu emporteras avec toi deux diamans de ta mère, et les vœux du plus tendre des pères.

FÉLIX *se jète dans les bras de son père.*

Oh! que cette séparation sera douloureuse!

VALTER, *repoussant doucement son fils.*

Le moment du courage est venu, mon fils; c'est à toi de

m'en donner l'exemple : si tu pars, dirige tes pas vers la France, prends du service ; la fortune peut te sourire, on la trouve souvent au chemin de l'honneur : si tu parviens, si, pendant cette absence, ton cœur et celui de Natalie sont restés les mêmes, reviens en ces lieux sous le nom de Pompiliani : j'ose te prédire que tu n'essuieras point un refus.

FÉLIX.

Je vous remercie, mon père ; vous me laissez encore l'espérance.

VALTER.

On vient : *(Il remonte le théâtre, regarde dans l'avenue.)* c'est une femme, c'est celle que tu attends, sans doute. Adieu : n'oublies point que Natalie est la fille de notre bienfaiteur.

*(Il sort par la gauche, plus loin que la grille.)*

---

## SCENE III.

FÉLIX, ÉLINA *arrive par la grille.*

FÉLIX, *sur le devant de la scène.*

C'est elle : sa démarche est lente, incertaine. Ah ! peut-être la crainte... Natalie, ne me faites pas l'injure de me redouter.

ÉLINA, *à demi-voix.*

Est-ce vous, M. Valter?

FÉLIX.

Oui, c'est moi, orgueilleux de votre confiance, sensible à votre pitié.

ÉLINA.

Monsieur !

FÉLIX.

Le souvenir de cette dernière preuve de votre bonté rendra moins douloureux le sacrifice que je vais m'imposer.

ÉLINA.

*(A part.)* Quelle voix ! *(Haut.)* Monsieur, je ne suis point Natalie.

FÉLIX.

O ciel !

ÉLINA.

Ma belle-sœur, obligée de rester près de son père,...

FÉLIX, *à part.*

Quel rapport !

ÉLINA.

M'a chargée de venir près de vous.

FÉLIX.

*(A part.)* Chaque son me rappelle... *(Haut.)* Madame, j'avais une sœur; en entendant votre voix, il m'a semblé...

ÉLINA.

La vôtre produit sur moi une impression...

FÉLIX.

Ce n'est point une illusion qui m'abuse; *(Il s'approche d'elle, il la fixe.)* oui, c'est elle !

ÉLINA, *se jetant dans les bras de Félix.*

Félix ! tu respires !

FÉLIX.

Je t'ai donc retrouvée !

ÉLINA.

Si près de toi, et mon cœur ne m'avait point avertie ! Parle-moi de mon père : puis-je espérer de le fléchir ?

FÉLIX.

Il verra ton repentir, il ne sera point inflexible. Que je te serre dans mes bras ! O mon Elina ! ô ma sœur ! nous ne nous quitterons plus.

ÉLINA.

Oh ! que cet instant a de charmes ! Pourquoi faut-il que le courroux de mon père...

FÉLIX.

Il croit te haïr; mais, j'en suis sûr, il s'abuse lui-même. Les persécutions dont il fut la victime n'ont fait qu'ajouter à l'inflexibilité de son caractère. Tu ignores sans doute que c'est parce qu'il eut le courage de dénoncer les vexations d'un homme

en place qu'il s'est vu privé de ses biens et de ses emplois. Rien n'a pu le déterminer à faire la moindre démarche pour confondre la calomnie, qui osa l'accuser d'être l'auteur du mal qu'il voulait empêcher. Je suis innocent, dit-il; on me doit une réparation, et ce n'est point à moi de la solliciter. Sous le nom obscur de Valter, nous avons parcouru différentes contrées; le hasard nous conduisit en ces lieux. M. le comte cherchait un régisseur : cet emploi flattait les goûts simples de mon père; il s'offrit pour le remplir. Sa manière de s'énoncer, ses connaissances dans tous les genres, son austère franchise plurent au comte, et il s'empressa de s'attacher un homme qui paraissait, à tant d'égards, au-dessus de la place pour laquelle il s'était proposé.

ÉLINA, *apercevant Valter au fond, dans l'éloignement à gauche.*

Mon frère, mes yeux me trompent-ils? n'est-ce pas mon père que j'aperçois dans l'éloignement?

FÉLIX.

Il vient chercher son fils, sans doute.

ÉLINA.

Retire-toi. Laisse-moi profiter de ce moment : l'obscurité me sera favorable; je ne verrai point le courroux éclater dans ses yeux, et j'aurai plus de hardiesse.

FÉLIX.

Moi, je vais prévenir M. le comte de cet heureux évènement.

ÉLINA.

Envoie-moi mon fils; son innocence a droit d'intéresser.

FÉLIX.

Du courage, mon Elina : songe que la nature a donné les larmes aux enfans pour fléchir le courroux des pères.

## SCENE IV.

### ÉLINA, VALTER.

*(La scène commence à la droite du théâtre, et finit à la gauche.)*

ÉLINA, *à part.*

Il approche : je frissonne ! Malheureuse ! c'est l'aspect de ton père qui te fait trembler !

VALTER, *encore éloigné.*

Félix, es-tu encore ici?

ÉLINA, *de sa place.*

Non, c'est moi, M. Valter.

VALTER *s'approche d'elle.*

Qui ? vous, madame !

ÉLINA.

Votre fils...

VALTER.

Il m'avait parlé d'un entretien.

ÉLINA.

Qui n'a pas eu lieu : ma belle-sœur est restée près du comte.

VALTER.

On est louable de savoir s'arrêter. Les pères n'ont pas toujours des filles qui lui ressemblent !

ÉLINA.

Les passions sont quelquefois si tyranniques...

VALTER.

Je connais leurs effets terribles ; je n'en parle jamais.

ÉLINA, *à part.*

Dieu ! ma langue est glacée !

VALTER.

Mon fils?

ÉLINA.

Il n'est pas loin.

VALTER.

J'espère qu'il ne vous a pas priée de m'annoncer son départ?

ÉLINA.

Non; il s'est retiré, pour que je pusse vous parler sans témoin.

VALTER.

A moi, madame?

ÉLINA.

Le sort de ma belle-sœur a tant de rapport avec le mien

VALTER.

Avec le vôtre?

ÉLINA.

Elle aime sans l'aveu de son père : cette circonstance a r'ouvert toutes les plaies de mon cœur.

VALTER.

Des plaies semblables ne doivent jamais se fermer.

ÉLINA.

J'ai besoin des conseils d'un honnête homme, de ses consolations; j'ai besoin de confier ma peine.

VALTER.

Serait-ce moi que vous voudriez honorer de votre confiance? Ah! soyez-en plutôt avare : vous me feriez trop de mal, et vous ne trouveriez en moi qu'un juge sévère. Je vous connais des vertus : laissez-moi douter qu'aucun écart les ait jamais ternies. J'aime si peu de personnes sur la terre, que je verrais avec regret le nombre s'en diminuer encore.

ÉLINA.

Hé quoi! la sévérité et la bonté sont-elles incompatibles? Les égaremens de l'amour....

VALTER.

N'obtiennent aucune indulgence devant moi. Vous le savez, madame, l'intérêt particulier dirige non-seulement les actions des hommes, il dirige aussi leurs opinions : celui-là pardonne plus aisément une faute grave qui ne l'atteint point, qu'une imprudence légère qui l'aura blessé.

ÉLINA.

Mais si le succès le plus heureux....

VALTER.

Une action doit-elle être jugée d'après son succès.

ÉLINA.

Quand une femme, dans les bras de son époux, près du berceau de son fils, ne peut trouver de repos, parce que son cœur est déchiré....

VALTER.

C'est ainsi que la vertu se venge.

ÉLINA.

Quand, pendant le silence des nuits, la douleur la plus vive succède à une sérénité feinte, qu'elle frémit au moindre bruit, parce qu'elle a perdu l'espoir du repos,....

*(Elle sanglotte.)*

VALTER.

Je la plains.

ÉLINA.

Vous ne l'excusez pas ?

VALTER.

Non.

ÉLINA.

Si vous étiez son père ?

VALTER *s'éloigne.*

Son père !

ÉLINA *s'approche de lui.*

Vous céderiez peut-être à la vue de ses déchiremens ?

VALTER. *(Il s'éloigne encore.)*

Cessez, madame.

ÉLINA, *s'approchant encore.*

Quoi ! si depuis son bas âge, votre fille eût été éloignée de vous par votre ordre, si depuis quinze ans vous ne l'eussiez pas revue,....

VALTER.

Depuis quinze ans !

ÉLINA.

Vous n'observeriez pas que les sentimens qu'elle a conçus pour vous ne lui ont été suggérés que par la nature, et que vos soins et les témoignages de votre tendresse n'ont pas contribué à vous gagner son cœur ?

VALTER.

Depuis quinze ans !

ÉLINA.

Je suis loin d'excuser ma faute ; mais j'ose, dans ce moment solemnel, attester les cendres de ma mère que jamais je n'aurais délaissé mon père, si j'avais été près de lui.

VALTER.

Etes-vous hongroise ?

ÉLINA.

Je suis votre coupable fille. *(Elle tombe à genoux.)*

VALTER.

Vous !

ÉLINA.

Votre cœur me sera-t-il fermé pour jamais, mon père ?

VALTER.

Laissez-moi ; vous n'avez plus le droit de m'appeler ainsi.

ÉLINA.

Pardonnez à mon repentir.

VALTER.

Te pardonner ! rends-moi ma santé altérée par le désespoir.

ÉLINA.

Pardonnez-moi, mon père.

VALTER.

Te pardonner ! rends-moi les heures dont le chagrin m'a fait des années.

ÉLINA.

O ma mère ! ma mère ! parlez en faveur de votre fille infortunée.

VALTER.

Ton premier cri fut son dernier soupir, et son dernier souhait fut que tu fusses un jour la consolation de ma vieillesse.

ÉLINA.

Qu'il soit accompli, mon père. Ah! laissez désarmer votre indignation.

---

## SCENE V.

ELINA, UNE GOUVERNANTE *menant l'enfant d'Elina*; VALTER.

ÉLINA. *(La gouvernante lui met l'enfant dans ses bras.)*

Viens, mon enfant; tu le toucheras peut-être : fais entendre un cri de douleur qui puisse aller jusqu'à son ame. Il vous tend ses bras innocens; ne le repoussez pas! doit-il être puni des fautes que j'ai faites ? doit-il être privé de vos caresses ?

VALTER, *ému.*

Fais emporter cet enfant.

*( Il étend le bras droit, en détournant la tête. )*

ÉLINA.

Sans obtenir un regard de vous?

VALTER. *( Sa main se trouve sur la tête nue de l'enfant.)*

Le brouillard.... le froid....

ÉLINA *met l'enfant à sa droite.*

C'est votre éloignement pour lui que je dois craindre : il est heureux si vous l'aimez.

VALTER.

Élina!

ÉLINA.

Mon père ! à quoi dois-je m'attendre ?

VALTER.

Donne-moi cet enfant.

*( Élina le lui donne : Valter l'embrasse. )*

ÉLINA.

Mon enfant dans les bras de mon père ! c'est le plus beau moment de ma vie !

---

## SCENE VI ET DERNIÈRE.

NATALIE, ÉLINA, LE COMTE, VALTER, FÉLIX. (*Natalie, le Comte et Félix sont derrière Élina et Valter.* )

VALTER.

Essuie ces larmes qui viennent de mouiller son visage.

ÉLINA.

Oh ! non, non ; ces précieuses larmes sont le sceau de ma grâce.

VALTER.

Oui, tu triomphes ; la nature a combattu pour toi. Dieu ! veille sur cet enfant.

*( Il le tient élevé entre ses bras : Élina, se mettant à genoux, le soutient. Natalie, le Comte et Félix s'approchent. )*

ÉLINA.

Et mon époux ?

VALTER.

Il ne fut point coupable envers moi : il a fait ton bonheur, il est le père de cet enfant. ( *Il met l'enfant à sa gauche ; Félix le prend par la main.* )

ÉLINA, *au Comte qui s'avance.*

Ah ! monsieur le Comte, partagez ma joie ; j'ai retrouvé mon père.

LE COMTE.

Il vous a pardonnée ; mais puis-je lui pardonner à mon tour la cruelle réserve dont il a usé envers moi ?

VALTER.

Errant, abandonné.....

LE COMTE.

Vos malheurs étaient un titre de plus pour compter sur mon amitié. Votre fils a sauvé la vie à ma fille ; elle ressent pour lui plus que de la reconnaissance.

NATALIE.

Vous le saviez, mon père ?

LE COMTE.

Oui, mademoiselle, quoique vous ne m'eussiez pas choisi pour votre confident.

NATALIE.

Je serais morte avant de l'oser.

LE COMTE.

Le fils de Valter ne vous convenait pas.

NATALIE.

Hélas ! j'aurais tout fait pour l'oublier : si cela m'eût été impossible, j'avais résolu de ne plus prononcer son nom ; mais il est fils de l'illustre Pompiliani.....

LE COMTE.

Il vous honore en acceptant votre main.

VALTER.

Un homme sans fortune.

LE COMTE.

Eh ! comptez-vous pour rien ses avantages personnels, le nom qu'il porte et les vertus de son père ? Vous vous estimez assez pour croire que vous ne ressemblez pas au commun des hommes : rendez-moi la même justice. Pensez-vous que le plus ou moins d'or me séduise ? croyez que je suis glorieux de m'allier doublement avec vous. Ah ! quelle sera la joie de mon fils lorsqu'il saura qu'Élina a fléchi le courroux de son père ! Demain Frédéric arrive ; demain à l'aube du jour, nous irons tous à sa rencontre. Vous l'aimerez, Pompiliani ; vous l'aimerez, son cœur est digne du vôtre. Vous fûtes

malheureux, des hommes injustes vous persécutèrent : hé bien ! vous trouvez une famille qui mettra tous ses soins à vous faire oublier vos malheurs.

VALTER.

Ils m'avaient aigri, mes malheurs ; je croyais haïr les hommes, et je sens combien je m'abusais. Mon cœur est si plein, que les expressions me manquent pour peindre ce que j'éprouve. Mon fils, ma fille. *( Il prend Elina et Félix par la main : le Comte va près de Natalie. )* Aimez-le bien, cet homme respectable : les bienfaits dont il nous comble sont si grands ! hé bien ! que notre reconnaissance les égale, s'il est possible.

FIN.

## PIÈCES NOUVELLES

*Qui se trouvent chez* BARBA, *libraire.*

Adélaïde de Bavière, drame en trois actes.
Arvire et Evelina, opéra en trois actes.
Aveugles Mendians (les), vaudeville en un acte.
Banqueroute (la) du Savetier, vaudeville en un acte.
Béniowski, opéra en trois actes, de Duval.
Berquin, vaudeville en un acte.
Billet (le) de Logement, vaudeville en un acte.
Café (le) d'une petite Ville, comédie en un acte, en vers.
Cendrillon, ou l'École des Mères, vaudeville en deux actes.
Christophe Morin, ou que je suis fâché d'être riche, vaudeville en un acte.
Colombine toute Seule, vaudeville en un acte.
Confident (le) par Hasard, comédie en un acte.
Crac (M. de) dans son petit Castel, comédie en un acte, en vers.
Défiance et Malice, ou le Prêté Rendu, comédie en un acte, en vers.
Double Assaut, (le) comédie en un acte.
Duhaucours, comédie en cinq actes, de Picard.
Fagotin, ou l'Espiègle de l'île Louviers, vaudeville.
Frères, (les Deux) comédie en quatre actes, en prose, de Patrat.
Galand Savetier, (le) vaudeville.
Homme (l') à trois Visages, drame en trois actes.
Hommes (les) de la Nature et les Hommes Policés, pantomime en trois actes.
Ida, vaudeville en deux actes, de Radet.
Il est arrivé, ou M. de Kergalet, en un acte, en vers.
Irato (l'), opéra en un acte.
Jean Monet, directeur de l'Opéra-Comique, vaudeville.
Jolie (la) Parfumeuse, ou la Robe de Conseiller, vaudeville en un acte.
Jugement (le) de Salomon, mélo-drame en trois actes.

DE L'IMPRIMERIE DE BRASSEUR, RUE DE LA HARPE, N°. 477.